

intolérants, ne haïssent que le crime, et sont pleins d'indulgence pour le pécheur repentant. Un an de repos fait renaître les forces d'Armand ; mais sa fortune est bien restreinte : il l'augmente en épousant une de ses parentes, fille de M. Laurent, marchand très-estimé. Madame Laurent est une femme rare par les qualités de son cœur et de son esprit ; elle a trouvé dans l'étude approfondie de la religion une élévation d'âme, une énergie de caractère qui la rendent l'épouse la plus parfaite, et la mère la plus sage. Elisabeth, sa fille, élevée par elle, a toutes vertus de partage, et le motif de son attachement pour Armand est le désir de le faire rentrer dans la bonne voie dont il s'est écarté. Le mariage se fait : Armand est heureux comme on peut l'être quand l'âme, desséchée par le feu des passions, est semblable à un terrain ravagé par un torrent ; il ne croît plus sur ce sol désolé que des fleurs pâles et languissantes ; de même Armand sait qu'il a autour de lui tous les éléments du bonheur, et cependant une tristesse vague le dégoûte de ce bonheur tranquille : il ne sait plus vivre que d'une vie factice, telle que les passions la font. Il veut faire diversion à ce malaise et rentre dans les affaires ; il les faisait sagement d'abord ; plus tard les affaires et les plaisirs partagèrent tout son temps ; par l'attachement à ses plaisirs, il n'était plus à Dieu ; par l'empressement à ses affaires, il n'était plus à soi, et ces deux choses ensemble le rendaient insensible au malheur d'autrui."

Cependant tout réussissait à Armand ; il devenait très-riche sans en devenir plus heureux : la fortune lui causait une sorte d'étourdissement qui étouffait en lui le peu de raison qui lui restait.

Si peu de gens ont assez de grandeur d'âme pour porter noblement le poids du malheur, il en est peut-être moins encore dont le caractère ait assez de force pour ne se pas laisser éblouir par la prospérité.

Armand en fut une nouvelle preuve. En retrouvant son ancienne opulence, il reprit ses airs importants, et acheva de devenir un personnage en ayant un excellent cuisinier. Des parasites accoururent chez lui et le proclamèrent un grand homme. Il fallait qu'il fût nommé député, ministre, etc. ; que sais-je, moi ? L'ambition de ses flatteurs n'avait point de bornes pour lui lorsqu'on en était au vin de Champagne et aux dindes du Périgord. Le pauvre Armand savourait cet encens grossier, et il finit par se croire appelé à opérer une réforme importante dans l'Etat. "Oui, se disait-il, tout va fort mal, et si un homme habile, énergique, ne se hâte pas de tirer la France de l'ornière, elle y demeurera pour jamais ensevelie."

Or l'homme habile, l'homme énergique, vous le nommez sans doute avec Armand : c'était lui-même. Un intrigant, vraiment habile et fort audacieux, voulait faire une révolution à son profit, mais il manquait d'argent. Armand est l'homme qu'il lui faut : il l'enivre de louanges, lui dit que son nom vaut une armée, et que ce nom, déjà célèbre, va être illustré à jamais en servant la cause de l'indépendance, etc., etc. Que ces louanges eussent été dégoûtantes et inutiles pour un esprit sage !... ici, elles eurent la puissance d'aveugler un homme sans consistance, qui prenait l'exaltation de son esprit pour du caractère, ses rêveries pour des pensées profondes, ses projets les plus extravagants pour de savantes combinaisons. Armand donna donc tête baissée dans des intrigues politiques, qui lui firent perdre son repos, sa fortune et presque sa liberté. La conspiration fut découverte par un de ces honnêtes gens qui reçoivent de l'argent des conspirateurs, et de l'argent de ceux qui paient une conspiration découverte. Armand, averti à temps, n'eut que le temps de se sans faire savoir à ses amis où il se réfugiait.

Au moment de cette catastrophe, son ange gardien n'était plus avec lui : Elisabeth, depuis longtemps, avait été obligée de quitter le toit conjugal. Nous allons revenir sur nos pas pour raconter ce triste événement.

Accablée de douleur et d'inquiétude, Elisabeth devinait les machinations politiques qui se tramaient en secret, et elle en prévint le terrible dénouement. Quelques avis pleins de sagesse ne furent point écoutés, et ne firent qu'aigrir le caractère d'Armand. On ne peut se faire une idée de ce que sa femme eut à souffrir de lui. Les emportements d'Armand avaient quelque chose de frénétique et ses écarts étaient devenus du genre qui blesse le plus le cœur d'une femme vertueuse. Elisabeth dévorait ses larmes et cachait les torts de son mari : elle avait appris de sa mère que l'homme dont on divulgue les erreurs ou les défauts de caractère ne garde plus de mesures. Qu'a-t-il à ménager ? sa réputation est perdue. Il s'était fait violence pour ne pas s'abandonner avec éclat à ses mauvais penchants : à présent qu'une main imprudente a déchiré le voile qui couvrait en partie de si déplorables écarts il marche la tête haute dans la voie de perdition, et prend en haine la femme qui a brisé la

barrière qui l'arrêtait encore : celle du respect humain. Ce que nous disons ici pour les torts les plus graves peut s'appliquer pour des choses de moindre importance. La femme qui dévoile les petits défauts, les légers ridicules de son mari, peut être certaine de perdre beaucoup dans les affections de son époux.

Un jour que les conspirateurs pressaient Armand de leur faire des avances, celui-ci, presque ruiné déjà et ne sachant où donner de la tête, s'élança chez Elisabeth, et voulut la contraindre à s'engager pour lui. Elisabeth, séparée de biens avec Armand, refusa avec douceur, mais avec fermeté, d'acquiescer à cette proposition. Armand, qui craint la colère de ses complices, emploie la menace, les mauvais traitements même, pour intimider sa femme : tout fut inutile. Elisabeth reste inflexible, et lui dit : "Tu peux m'affliger, et non me contraindre à céder. Ecoute : ma fortune est à mes enfants ; je la défendrai jusqu'à mon dernier soupir. Plus tard, tu me sauras gré de ma résistance ; car lorsque les intrigants qui t'entourent auront dévoré ton dernier écu, tu viendras frapper à la porte de la pauvre prosaïque, et ma porte et mon cœur te seront toujours ouverts ! Adieu."

Elisabeth s'éloigne, emmenant ses deux filles qui pleuraient en quittant le toit paternel. Pourquoi papa ne vient-ils pas avec nous ? disaient-elles, et Elisabeth détournait la tête pour cacher ses larmes, en répondant : "Dieu nous le ramènera."

Suite et fin au prochain numéro.

#### L'ART EPISTOLAIRE.

PAMPHLET de 72 pages ; donnant les principes de cet Art, particulièrement appliqués à ce pays ; par un Canadien, suivi d'exemples de lettres d'Affaires, de Condoléances, d'Introduction, de recommandation etc. etc.

Ce Pamphlet est arrangé de manière à être mis en usage dans les écoles élémentaires. L'auteur ayant eu soin de retrancher toute lettre d'amour etc.

On le trouve aux librairies de MM. Fabre et Cie., rue St. Vincent.

" C. P. Leprohon, rue Notre-Dame.

" Rolland et Thompson, rue St. Vincent.

" Chapeleau et Lamothe, rue St. Gabriel, et chez le soussigné, rue St. Amable, Bureau de l'Éditeur.

Prix, 20 sous ; 7s. 6d. la douzaine.

F. CINQ-MARS.

FRANCOIS XAVIER DEROME, Horloger, rue St. Denis, près de l'Evêché. 6 Février.

#### LIVRES A L'USAGE DES ECOLES CHRETIENNES ET AUTRES.

A CINQ PAR CENT,

Meilleur marché que partout ailleurs.

LES Soussignés viennent encore de réduire les prix de leurs Livres à l'usage des Ecoles, il devient inutile pour eux d'en fournir de nouveau une liste avec prix, exposés qu'ils sont d'en réduire encore les prix de jour en jour, ils s'engagent à les vendre A CINQ PAR CENT, meilleur marché que partout ailleurs, POUR ARGENT COMPTANT.

E. R. FABRE et Cie.

Rue St. Vincent, No. 3, }  
6 novembre 1845. }

#### ATELIER DE RELIEUR.

CHAPELEAU & LAMOTHE.

REMERCIENT sincèrement les MM. du Clergé et le public en général de l'encouragement qu'ils ont bien voulu leur donner et les préviennent qu'ils ont transporté leur atelier à la rue St. Gabriel, faisant face à la rue Ste. Thérèse à quelque pas de leur ancienne demeure.

—ET—

Ils ont l'honneur de prévenir les MM. du Clergé, les Marchands, les Instituteurs et autres qu'ils viennent d'ouvrir un Magasin de Livres d'Ecoles à l'usage des Frères de la Doctrine Chrétienne et autres qu'ils vendront aux prix les plus réduits.

—AUSST—

Ils sont prêts à exécuter toutes Reliures de Livres suivant les ordres qui leur seront donnés, et aussi promptement que possible. Ils espèrent par leur assiduité, leur attention et la modicité de leurs prix, s'assurer un Partage des Ouvrages.

CHAPELEAU & LAMOTHE.

Montréal, 24 juin 1845.

#### CONDITIONS DE CE JOURNAL.

LES MELANGES se publient deux fois la semaine, le MARDI et le VENDREDI. Le prix de l'abonnement, payable d'avance, est de QUATRE PIASTRES pour l'année, et CINQ PIASTRES par la poste. On ne reçoit point d'abonnement pour moins de six mois. Les abonnés qui veulent cesser de souscrire au Journal, doivent en donner avis un mois avant l'expiration de leur abonnement.

On s'abonne au Bureau du Journal, rue St. Denis, à Montréal, et chez MM. FABRE et LEPROHON, libraires de cette ville.

Prix des annonces.—Six lignes et au-dessous, 1re. insertion,	2s.	6d.
Chaque insertion subséquente,		7½d.
Dix lignes et au-dessous, 1re. insertion,	3s.	1d.
Chaque insertion subséquente,		10d.
Au-dessus de dix lignes, 1re. insertion par ligne,		4d.
Chaque insertion subséquente,		1½d.

PROPRIÉTÉ DE J. M. BELLANGER ET A. T. LAGARDE, PTRES., EDITEURS.  
IMPRIMÉ PAR J. RIVET ET J. CHAPELEAU.